



DOSSIER

Dépasser les stéréotypes de sexe : deux exemples en Suisse

Par Josianne Bodart Senn*

Comment est-il possible de travailler à contre-rôle et d'occuper un emploi généralement tenu par des personnes de l'autre sexe ? Devenir ambulancière ou éducatrice de jeunes enfants implique d'être confronté aux stéréotypes de sexe et d'apprendre à les dépasser.

Ma double appartenance professionnelle (sociologue de formation et journaliste par métier) me conduit à examiner les métiers d'une manière particulière. Ainsi, je suis toujours frappée par les récits de professionnels ou professionnelles atypiques qui paraissent dans la presse destinée au large public. Gondolière, tailleuse de pierre, forgeronne ou « Madame croquemort », c'est toujours sous l'angle de la transgression que mes collègues journalistes choisissent de parler de ces femmes qui ont osé investir un terrain culturellement réservé aux hommes... comme si l'inversion de genre devait rester en dehors de l'ordinaire, à la marge de l'habituel, et donnait ainsi la preuve que, finalement, rien n'a changé.

C'est au cœur des carrières atypiques que j'ai voulu comprendre comment évoluaient les femmes dans un monde masculin et les hommes dans un monde féminin. L'analyse structurale (cf. **encadré 1**) offre à cet égard de précieux outils pour comprendre comment s'organisent les codes d'ordonnement du monde masculin ou féminin et les structures d'une lecture sexuée de soi.

Tout d'abord, je m'intéresse aux images de soi accumulées par les individus tout au long de leur existence (les stéréotypes de sexe, ce qui fait leur fierté ou leur honte,

les modèles parentaux, la première orientation professionnelle, leurs premiers pas dans le monde professionnel, etc.). Les personnes interviewé(e)s m'ont raconté ce qu'elles recherchaient dans leur nouvelle carrière professionnelle, ce qu'elles désirent atteindre, ce qui fait l'objet de leur quête. Puis je m'attacherai à la version négative de cette quête : ce qui les rebute, ce qu'elles rejettent. Je m'intéresserai ensuite au versant positif de cette quête : ce qui les attire, ce qu'elles valorisent, ce qui fait leur nouvel « idéal professionnel ». Enfin, je me concentrerai sur leurs attitudes défensives induites par les obstacles ou les freins à la réalisation de leur quête : leurs éventuelles faiblesses, la quête inverse de leurs éventuels adversaires, les dérapages au quotidien dans les relations de travail, etc.

* Josianne Bodart Senn est docteure en sociologie (université de Louvain-La-Neuve, Belgique), spécialiste d'une méthode d'analyse initiée par le professeur Jean Remy, complétée par des études Genre (université de Genève, Suisse). Elle est journaliste libre (collaborations notamment à *PME-magazine*, *Soins Infirmiers*) et rédactrice francophone de *Sage-Femme.ch*.

Encadré 1 Méthodologie

Hypothèses

1. Il est plus simple d'être pionnière ou pionnier à trente ans qu'à quinze. Lors d'une deuxième carrière, la personne utilise des références issues de ses premières expériences professionnelles, ou privées, pour avancer dans un monde inconnu, ou du moins peu familier, voire hostile. Cette personne, en principe adulte, n'a plus à résoudre les conflits de l'adolescence.
2. Quel que soit l'âge, être un pionnier, ce n'est pas la même chose qu'être une pionnière. Dans un univers non seulement « marqué » par l'autre sexe mais aussi par le phénomène culturel de la maternité, l'homme est davantage menacé par une crise identitaire que la femme. Celle-ci peut plus facilement trouver une version originale associant les pôles féminin et masculin. En revanche, dans un monde masculin, la femme est davantage menacée par une mise à l'écart des collègues, voire des chefs de service ou d'équipe, que l'homme.

Population étudiée

- Deux femmes ambulancières : la première (46 ans) a d'abord été infirmière et a surtout travaillé en service de chirurgie ; la seconde (42 ans) a aussi été infirmière après avoir échoué dans ses études de droit ; elle n'aimait pas le service maternité et lui préférait le service des urgences ; toutes deux ont suivi une formation en cours d'emploi – formule spéciale qui permet de continuer à travailler et de se libérer pour des modules de cours d'un à deux jours durant deux ans – et travaillent comme ambulancières.
- Deux hommes éducateurs de jeunes enfants : le premier (30 ans) a d'abord suivi un apprentissage d'employé de commerce mais a changé de secteur tout de suite après ; le second (28 ans) est surtout musicien dans un groupe de rock (cette formation musicale pourrait être considérée comme un premier choix professionnel) et a cherché un travail aux horaires flexibles. Tous deux ont suivi une formation complète – formule classique de cours et stages se déroulant sur les cinq jours de la semaine – et travaillent dans des crèches.

Recueil des données

Par entretien semi-directif d'une heure à une heure et demie. En septembre 2003, les quatre personnes ont pu s'exprimer librement par le biais de relances ou, au besoin, par le recentrage sur les questions suivantes :

- « Pourquoi et comment avez-vous choisi le métier d'ambulancière / d'éducateur de la petite enfance ? Est-ce une première ou une deuxième orientation ?
- Ce métier, est-ce aussi un rêve d'enfant ? Quel métier exerçaient vos parents, vos frères et sœurs, vos oncles et tantes ?
- Au cours de la formation, avez-vous senti ou vécu : une perte des références ? Une plus grande maladresse que vos collègues ? Une mise à l'écart ou des moqueries ? Un certain privilège de l'exécution ? Une indifférence des autres ?
- Comment se sont déroulés vos stages ? Vous a-t-on aidé(e), favorisé(e), pénalisé(e) ?
- Votre diplôme en poche, que s'est-il passé ? Avez-vous immédiatement trouvé un emploi dans la branche ?
- Et votre famille, qu'en pense-t-elle à présent ?
- Aujourd'hui, quelles sont les réactions de vos collègues ? Travaillez-vous tout comme eux / elles ? Vous donne-t-on les mêmes tâches à accomplir ? »

Suite Encadré 1

Analyse des entretiens

Les entretiens ont été étudiés grâce à une méthode d'analyse qualitative appelée « analyse structurale ». Elle a été développée à partir des années 70 par Jean Remy (cf. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, 1990) et son équipe à l'université de Louvain-la-Neuve (Belgique). Elle a l'avantage de dégager les codes possibles (positifs et négatifs) pour la personne interviewée tout comme les codes « impensables pour elle » (même s'ils peuvent être prioritaires pour d'autres ou pour elle-même dans un autre temps). Elle permet aussi une lecture croisée de parcours de vie contrastés, qui révèlent des symétries entre sexes comme des stratégies sexuées.

PEUT-ON ÉCHAPPER AUX STÉRÉOTYPES DE SEXE ?

Il est aisé de déceler les stéréotypes qui perdurent dans l'esprit des autres. Il est bien plus malaisé de repérer ceux qui simplifient nos propres visions de l'humain et du monde. Les stéréotypes sont des clichés, des « prêt à penser » qui permettent un jugement rapide ; cette rapidité dans la lecture des événements étant source de biais en raison des raccourcis qu'elle engendre. Comme le précise Marie-Claude Hurtig (1999, p. 105), « *on a tendance, en catégorisant, à exagérer à la fois les ressemblances à l'intérieur d'une catégorie et les différences entre catégories* ». Il en résulte le plus souvent des certitudes quasi inébranlables.

Concernant les catégories « féminin/masculin », les stéréotypes imprègnent nos esprits, à notre insu, dès le début de notre existence. Nous y avons recours de façon automatique – donc en règle générale, sans en prendre conscience. Dès cinq mois, un bébé est capable de différencier des photos d'hommes et de femmes étrangers à sa famille. À deux ans, un enfant indique correctement quel est son sexe et, à trois ans, il sait quel est le sexe des autres. Vers quatre ans, il sait que l'on garde le même sexe toute sa vie, même si l'on change d'apparence : un garçon qui se déguise en fille reste un garçon. Vers neuf ans, un enfant commence à nuancer les rôles liés à chacun des sexes.

Des repères clairs pour progresser

La psychologue Marie-Axelle Granié-Gionotti (1997, p. 320) a montré que, pour évoluer, l'enfant a

besoin que l'on soit très clair dans la définition des sexes : « *L'enfant a besoin d'un cadre. Il a besoin de structurer son costume, avant de pouvoir le déstructurer, le désosser, pour créer sa propre tenue. Il est socialisé avant de pouvoir se personnaliser. Il a besoin d'avoir des repères clairs sur son sexe avant de pouvoir se débarrasser du carcan et du poids des stéréotypes.* ».

Pour faire progresser l'enfant, il faudrait donc lui donner un cadre simple. Les nuances viendraient ensuite. Les stéréotypes de sexe sont donc une esquisse utile pour grandir, à condition de les dépasser ensuite. Comme ces stéréotypes tendent à s'atténuer avec l'âge, notamment à la fin de l'adolescence, les carrières atypiques ne débuteraient-elles pas plus simplement lors d'une deuxième, voire d'une troisième orientation professionnelle ?

Notons encore que les stéréotypes de sexe résistent d'autant mieux qu'ils sont faussement liés à ce que nous croyons être la « nature » féminine ou masculine. On parle toujours de « l'éternel féminin », de « l'instinct maternel », de la « bravoure du mâle », etc. Ce faisant, on confond le sexe, plus précisément le sexe biologique (cette différence biologique, anatomique, physiologique, hormonale permettant la reproduction) et le genre ou sexe social (l'ensemble des croyances et des comportements acquis du fait d'une socialisation sexuée).

Dans les années 70, Erving Goffman (1977) a étudié toute une collection de photographies publicitaires qu'il appréhende comme une « *hyper-ritualisation de*

« Les stéréotypes de sexe sont une esquisse utile pour grandir, à condition de les dépasser ensuite »

Encadré 2

L'expérience d'un premier métier

Anne-Marie Daune-Richard et Anne-Marie Devreux (1992) ont interviewé, dans les années scolaires 1995-96 et 1996-97, treize jeunes filles de la région parisienne. Âgées de 18 à 22 ans, ces jeunes filles ont choisi de suivre, après le collège, une des sections technologiques industrielles, le Génie civil. Elles disent se sentir un peu « *garçons manqués* ». Elles veulent faire « *quelque chose de concret* ». Elles évoquent leur « *goût pour les choses manuelles* ». Par ailleurs, elles se désolidarisent des autres filles qu'elles décrivent comme « *mesquines, médisantes, querelleuses, sournoises, faisant des histoires, uniquement préoccupées de leurs petites affaires de cœur, de leur maquillage, etc.* » (Mosconi et al., 2003, p. 75).

Ces jeunes filles inscrites dans des filières « masculines » le sont soit par ignorance soit par défi ; les premières « ne savaient pas » et repensent – après coup – leur projet en le féminisant, tandis que les secondes lancent un défi aux hommes de leur famille et tentent de dépasser le destin des femmes de leur entourage, en particulier celui de leur mère (Daune-Richard et Devreux, p. 23). Ces jeunes filles ont raconté combien les garçons se montrent protecteurs. Elles savent toutefois qu'ils ne sont prévenants qu'en apparence, qu'ils réaffirment dans les faits leur supériorité. Elles prétendent que « *c'est le prix à payer pour se faire accepter* »... Dans les travaux réalisés par petits groupes en atelier, les garçons mettent souvent la fille à l'écart, comme si le travail manuel revenait de droit aux garçons : « *Vous nous aiderez un peu, c'est comme cela que vous apprendrez* », disent-ils. Les filles demeurent ainsi les assistantes, les subalternes.

Et les stéréotypes liés au sexe de réapparaître avec vigueur : « *aux garçons, l'essentiel ; aux filles, l'accessoire* », « *aux garçons, la force ; aux filles, la précision* », « *aux garçons, la réalisation ; aux filles, les calculs ou les écritures* », « *aux garçons, la fabrication ; aux filles, les nettoyages* », etc. Au cours des stages, les garçons sont envoyés sur les chantiers, tandis que les filles restent dans les bureaux d'études. Ainsi, au tournant du 3^e millénaire, la sphère publique, traditionnellement attribuée au masculin et opposée à une sphère privée traditionnellement assignée au féminin, semble encore structurer fortement la vision du monde d'une majorité de jeunes. Que se passerait-il lors d'un deuxième choix professionnel ? C'est le clivage entre sphère privée et sphère publique qui persiste et qui limite les premiers choix professionnels. Aujourd'hui encore, les filles choisissent les métiers du tertiaire (relations humaines, santé, éducation) tandis que les garçons préfèrent la production de biens ou de services (informatique, construction, artisanat).

la réalité »¹. Il en dégage les stéréotypes liés au sexe, qui ont finalement peu évolué en une génération. Les femmes y sont représentées comme subalternes ou assistées, tandis que les hommes conservent une posture de chef, de décideur. Les femmes regardent ailleurs, fléchissent le genou ou penchent la tête. Elles se cachent le visage ou se mordent le doigt d'un geste

enfantin. Elles se laissent guider par l'homme ou jouent à cache-cache avec lui. Elles font le clown ou exultent de joie à la vue d'un robot ménager.

À propos des catégorisations du « féminin/masculin », les dichotomies changent avec les époques. Mais le sens de ces catégorisations subsiste : à l'homme, la création, la raison, la dureté, la force ; à la femme, la procréation, les émotions ou les passions, la mollesse, la faiblesse. Autrement dit, l'homme fabrique, fait, impose tandis que la femme se rend disponible, veille, attend. Il fait, elle est. Il combat, elle est sociable. Et le milieu professionnel accueille ces hommes et ces femmes avec ces stéréotypes en arrière-fond.

¹ Dans la photographie publicitaire, tout est mis en scène et, dès lors, les « parades femme-homme » montrées sont bien éloignées du réel quotidien. Pour garder toute sa force suggestive, la photographie publicitaire doit ignorer, supprimer, « couper », tout ce qui empêche l'idéal féminin ou masculin de se manifester : tout comme les stéréotypes de sexe, elle simplifie et elle exagère la réalité.

■ Quand les hommes bousculent et les femmes consolent

D'autres stéréotypes de sexe précisent que les hommes sont courageux et qu'ils luttent pour sauver autrui, tandis que les femmes aiment se plaindre ou critiquer mais qu'elles sont aussi là pour rassurer. Dans cette perspective, s'aventurer sur le terrain de l'autre sexe, ne serait-ce pas dépasser ces stéréotypes et expérimenter d'autres « possibles » ?

Comment s'en sortent les femmes dans un monde typiquement masculin ? Renoncent-elles à ce qui paraît constituer les spécificités de leur sexe (la sphère privée, l'affectif, le relationnel, la douceur, le long terme) pour aller vers l'autre sexe (la sphère publique, le rationnel, l'objectif, la dureté, le court terme) ? Ou bien réaménagent-elles, à leur manière, les pôles féminin et masculin pour trouver une version spécifique à leur sexe dans un monde pourtant marqué, de manière inconsciente mais non moins

Encadré 3

Comment amener les hommes à travailler dans les crèches ?

Une campagne publicitaire lancée en Belgique, dès janvier 2003, visait à valoriser, aux yeux des hommes, le travail d'accueil des jeunes enfants. Sur les photos, les hommes portent des vêtements typiquement masculins : l'un d'eux est déguisé en pirate, il a le crâne rasé et il porte un bandeau sur l'œil. Les textes font allusion à diverses activités défoulantes : construire des cabanes dans les arbres, jouer aux indiens, jouer dans l'eau ou la boue, faire du bruit, etc. Un des slogans les désigne comme « Gardiens de trésors ayant les pieds bien sur terre ». À Katlijn Demuyndt, qui a interviewé des professionnels au sujet de cette campagne, les hommes ont confié qu'il est bon que les enfants soient « *un peu bousculés* » pourvu qu'ils soient « *correctement encadrés* » (Demuyndt, 2003, p. 21) et que cela n'empêche pas de consoler les enfants et de changer leurs langes quand il le faut.

profonde, par les stéréotypes de l'autre sexe ? Autrement dit, créent-elles une manière originale d'agir en femme dans un monde d'hommes ?

Et comment s'en sortent les hommes dans un monde traditionnellement féminin ? Est-il plus difficile d'être un pionnier qu'une pionnière ? Aujourd'hui, n'est-il pas plus grave de passer pour une « femmelette » que pour « une garçonne » ou juste « une sportive » ? Quelles références utilise-t-on pour agir avec sang-froid et s'imposer quand on est femme dans un métier d'homme, ou avec patience et sans s'imposer quand on est homme dans un métier de femme ?

■ LE REJET D'UNE QUELCONQUE « NATURE » FÉMININE

Les quatre personnes interviewées récusent l'idée d'une « nature » féminine qui serait liée à l'instinct maternel ou à la possibilité biologique d'enfanter : il y a unanimité sur l'idée que les femmes ne sont pas « naturellement » mères, ni « naturellement » portées à se soucier d'autrui, à soulager, soigner, consoler, rassurer, etc.

■ Tous les métiers s'apprennent

Un des éducateurs de jeunes enfants s'étonne qu'avant même de commencer les études d'éducatrice, les filles ne parlent que de l'examen final. Elles envisagent cet examen comme une formalité, « comme si » un échec à ce stade était à leurs yeux impensable, « comme si » être une fille ou une femme suffisait à garantir la réussite de telles études. Par ailleurs, le même éducateur évoque les « *papas poules* » qui protègent aussi bien que certaines femmes, mais pas toutes... Il mentionne, par contraste, le cas d'une éducatrice qui joue volontiers au loup et qui aime raconter des histoires à faire peur.

De son côté, une des ambulancières déclare ne pas avoir été passionnée par un travail en service de maternité : selon elle, il ne s'y passe en général rien d'autre qu'un accueil heureux d'un nouveau petit être. Au service des urgences, elle a vécu une expérience inverse. En tant qu'ambulancière, elle peut enfin « *s'activer pour quelqu'un* », un peu « *comme un avocat qui défend la veuve et l'orphelin* » (ce qui fut, avec la chirurgie, un de ses premiers rêves professionnels, avant son échec en droit).

Être une fille ou une femme n'implique pas non plus une absence de sang-froid. Pour une des ambulancières, connaître les gestes adéquats lors d'une intervention, quel que soit le contexte, est déterminant dans l'apprentissage professionnel (une plaie énorme au visage, un public important qui regarde et fait des commentaires, etc.) : « *vous sursautez, c'est normal. Il faut s'arranger pour ne pas le montrer et ne pas affoler les gens...* »

« *les hommes comme les femmes peuvent développer n'importe quelle capacité encore en friche* »

Parallèlement, être un garçon ou un homme n'implique pas un sang-froid « naturel ». Une des ambulancières explique que le sang-froid n'est pas inné : ne pas sursauter devant une énorme plaie au visage, cela s'apprend. Les quatre personnes interviewées pensent que les hommes comme les femmes peuvent développer n'im-

porte quelle capacité encore en friche et que le développement de cette potentialité constitue une richesse.

Par ailleurs, un des éducateurs de jeunes enfants se souvient que lorsqu'il racontait ses journées de stage aux copains, ces derniers trouvaient cela « génial ». Son collègue se décrit tout autant comme consolateur ou protecteur des tout-petits que comme initiateur d'une ouverture sur le monde grâce aux jeux initiés à l'extérieur ou à des improvisations musicales.

Quant aux femmes, elles pensent que tout le monde peut, « avec un peu de persévérance », être ambulancier ou ambulancière. Certaines personnes assimileraient plus ou moins facilement, mais cela n'a rien à voir avec une identité sexuée. Une des ambulancières précise : « *Moi, s'il fallait étudier l'électricité, ce serait certainement assez long. La cuisine aussi d'ailleurs...* » Une matière réputée féminine (la cuisine) est donc à ses yeux aussi ardue qu'une matière réputée masculine (l'électricité) et n'a rien à voir avec une quelconque « nature » féminine (ou masculine).

■ Quand l'usager ou l'enseignant se bloque

Tout se passe en général bien dans les équipes mixtes, sans doute grâce aux apprentissages progressifs et aux effets cumulés des expériences. Un désarroi peut toutefois apparaître, de temps en temps, chez les clients ou les usagers : par exemple, lorsque deux

ambulancières ou deux éducateurs de jeunes enfants se présentent. Une des ambulancières mentionne des réactions très explicites de perplexité sur les lieux d'un accident : « *Deux nanas ? Comment vous allez y arriver ?* » Un des éducateurs a connu une réaction similaire, non directement verbalisée cette fois : il se souvient qu'un matin, une mère ne pouvait se résoudre à laisser son enfant avec deux hommes, « *il a fallu la pousser dehors* ».

Le regard des « autres », c'est aussi paradoxalement celui des enseignantes qui en restent aux stéréotypes de la femme « naturellement » cuisinière ou couturière et qui rejettent tacitement les candidats masculins. Une des ambulancières évoque l'enseignante qui avait demandé aux quatre femmes de son cours – et à elles seules, alors qu'un homme s'y intéressait – de préparer le pique-nique. Un des éducateurs se rappelle qu'au début de la formation, il leur avait été conseillé de faire appel à ... « leur maman » pour de menus travaux de couture, alors que tous les garçons du canton de Genève font maintenant de la couture dès l'école primaire.

Enfin, les futurs éducateurs de jeunes enfants ont été surpris de s'entendre appeler « Mesdemoiselles » dès leur entrée en formation. Ils se sentaient alors « transparents » dans un groupe de filles. Quand les femmes peinent à franchir le cercle fermé des professions du bâtiment ou à s'intégrer dans les filières des sciences exactes, on dit qu'elles se heurtent à un « mur invisible » et on parle de « mur de verre » ou de « ségrégation horizontale ». Au début de leur formation, les deux éducateurs semblent avoir connu une expérience symétrique.

■ UN NOUVEL IDÉAL PROFESSIONNEL

La première « carrière » débute alors que l'adolescence est tout juste terminée. Une deuxième, voire une troisième carrière permettent de faire reculer « l'impensable ». L'analyse des récits des quatre personnes interviewées l'a pleinement confirmé. Il s'agit, pour les pionniers comme pour les pionnières, de tenir compte de leur part féminine et de leur part masculine pour se réaliser dans un métier valorisant. Qu'elles soient typiques de leur sexe ou de l'autre sexe, ces capacités enrichiront leur personnalité, tout comme la présence d'hommes dans les métiers féminins (ou de femmes dans les métiers masculins) semble profiter à l'exercice de ces métiers trop longtemps considérés comme typiquement liés à un seul sexe.

■ Contre la routine et les procédures

Un des éducateurs de jeunes enfants s'est d'abord investi dans la musique : c'est en somme sa première carrière. Et il a vu dans le domaine de l'éducation des jeunes enfants les avantages d'un métier aux horaires flexibles. Il dit aussi refuser de se laisser enfermer dans une quelconque institution (armée, école, usine). Délibérément, il veut sortir dans la rue : « *car c'est là qu'est la vie* ». Il pense pouvoir apporter « un cadre » aux tout-petits pour qu'ils puissent s'y épanouir en tant que personnes.

Pour l'autre éducateur, c'est l'arrivée inattendue d'un petit frère à l'âge de seize ans qui a révélé le plaisir de voir grandir un enfant et de l'accompagner dans sa découverte du monde. Après un premier apprentissage d'employé de commerce inintéressant, il pense à l'éducation des tout-petits comme activité professionnelle épanouissante. Une des ambulancières aime les imprévus et l'autre parle d'aventure à chaque sortie de l'ambulance.

Les quatre personnes interviewées insistent donc sur l'attrait d'un travail épanouissant et sur le rejet d'un travail routinier, monotone, « étranger à la vraie vie ». Le choix d'une carrière atypique correspond alors à un refus des ordres, des procédures ou des règlements, à l'espoir d'une activité plus créative que ce qu'avait pu apporter la première carrière. Confrontées une première fois aux dures réalités du monde du travail, ces personnes entament une deuxième carrière pour corriger leur idéal professionnel et pour donner un contenu plus précis à la réalisation de soi.

■ Un élan dans un nouveau rapport espace privé/espace public

Aujourd'hui, à travers la France ou la Suisse, alors qu'on parle de parité dans nos assemblées parlementaires respectives, les cours de récréation des écoles primaires offrent un bien curieux spectacle : « *les garçons utilisent volontiers la totalité de la cour dans des jeux en groupe unisexué étendu. Les filles se rassemblent plutôt en groupes restreints, sautent à la corde, à l'élastique ou discutent. Les incidents sont plus souvent le fait des garçons. [...]* Ainsi se perpétue le clivage masculin/féminin sous la forme d'une opposition entre d'une part l'action et l'ouverture vers l'extérieur et d'autre part la

réserve et le repli sur un espace plus intime » (Gayet, 2003, p. 44).

À l'âge adulte, des femmes et des hommes en situation atypique investissent les espaces traditionnellement dévolus à l'autre sexe. Le découpage privé/public ne disparaît pourtant pas vraiment.

Encadré 4

« Ce sont des sportives, mais le travail de bureau leur va mieux »

Avant d'entreprendre cette étude, j'ai eu l'occasion de préparer des brochures d'information sur divers métiers pour l'orientation des jeunes. Ce faisant, j'ai pu observer à plusieurs reprises que les jeunes filles qui choisissent des « métiers d'homme » – comme les bûcheronnes – paraissent au premier abord sympathiques aux hommes de la profession : « *Ce sont des sportives, elles se lancent un défi parce qu'elles vivent à fond leur adolescence...* » À l'âge adulte, l'identité masculine ou féminine a déjà été construite. Il devrait alors être plus simple de s'aventurer dans un monde façonné par l'autre sexe. En outre, les expériences passées peuvent servir de références, ou au contraire de repoussoirs, pour avancer dans un monde inconnu, ou du moins peu familier, voire hostile.

Les gardes forestiers que j'ai rencontrés ajoutaient qu'en général ces jeunes filles ont de bonnes notes : « *Elles pourront donc poursuivre avec un brevet ou une maîtrise, ce qui leur permettra de revenir dans les bureaux pour collaborer à des projets plus importants, pour planifier les travaux, pour assurer la sécurité, etc.* » Le fait de se démarquer en période d'adolescence est donc justifié, aux yeux de ces hommes, qui ont conscience de faire un « métier d'homme » : ce détour par « l'extérieur » devient un avantage, à condition que ces femmes consentent à progresser dans la branche et par conséquent qu'elles se donnent les moyens de rejoindre à terme « un intérieur », un travail de bureau, qui « *finalement leur va mieux* », aux dires de leurs collègues masculins.

L'ambulance sort, puis ramène les blessés

Les deux ambulancières ont nettement le sentiment qu'un travail à l'extérieur est très différent d'un travail à l'intérieur. Quand elles sont appelées à sortir, elles apprécient le goût d'aventure que prend le trajet : il faut parfois chercher son chemin, les témoins ne sont pas toujours fiables, les imprévus ne sont pas rares. En sortant, elles ont toutefois déjà l'idée que leur mission est de « rentrer » dans de bonnes conditions, de « ramener » quelqu'un dans un certain confort tout en préservant toutes ses fonctions vitales ; pour elles, la qualité et le confort du transport priment sur la rapidité. Ainsi, si les ambulancières ne sont plus des « femmes d'intérieur », elles ne sont pas non plus tout à fait des « femmes d'extérieur ».

Une de ces ambulancières se souvient de son enfance : sa mère apportait coussins et couvertures pour rassurer les accidentés de la route et instaurer ainsi provisoirement une bulle d'intimité au sein d'un espace public hostile, dans l'attente des secours. Elle sait qu'un blessé peut paniquer si on lui pose, sans explication, un monitoring (appareil de surveillance médicale électronique). Elle distingue nettement le travail dans un service des « Urgences » (à l'intérieur de l'hôpital et au sein d'une équipe) de celui du transport en ambulance (par définition, en dehors de l'hôpital et vers celui-ci). Dans ce cas, ce sont les signes avant-coureurs d'une possible dégradation de l'état du blessé qui sont prioritaires ; il faut savoir décider, seule, sans aide de collègues et ... sans se tromper, durant les quelques minutes du transport. De son côté, l'autre ambulancière se définit comme une « parlante » ; elle rappelle qu'il ne s'agit pas de « sauter » sur les gens sans leur dire « Bonjour » ; elle ne sort le masque à oxygène ou l'électrocardiogramme qu'après les avoir rassurés par la parole. Elle ne pose pas une perfusion sans avoir établi un contact, verbal ou non, pour mettre en confiance.

Ceci rejoint le constat de Sabine Fortino (2002), à savoir que le travail professionnel des femmes s'inscrit dans une sorte de continuum avec les activités domestiques, en particulier grâce à un travail avec les émotions des autres². Ce qui confirme également les

² Typique du rôle féminin, on l'appelle aussi parfois travail du « care » (prendre en charge le plus faible, prendre soin de l'autre, aider à exprimer et à satisfaire ses besoins, etc.)

Encadré 5

Le métier d'ambulancier(ère)s en Suisse

En Suisse, il existe deux niveaux de formation : celui de technicien(ne) ambulancier(ère) en une année et celui d'ambulancier(ère) diplômé(e) en trois ans (pour les infirmiers ou infirmières, en deux ans seulement).

Le technicien ambulancier est habilité à prendre en charge les situations simples et à assurer le transport des blessés, malades ou handicapés. Lorsque la situation est plus complexe ou qu'elle est exceptionnelle, il ne fait qu'assister l'ambulancier(ère) voire le médecin d'urgence.

En revanche, l'ambulancier(ère) est capable d'évaluer l'état du patient, de juger de son aptitude à supporter le transport, de s'occuper de celui-ci, d'appliquer les mesures spécifiques aux situations d'urgence.

analyses de Pascale Molinier (2003), qui met en évidence les capacités des femmes à anticiper sur les besoins et la demande des autres, leur propension à parler et à faire parler, comme leur facilité à avouer une vulnérabilité ou une faiblesse et à s'en moquer.

Ainsi les deux ambulancières décrivent-elles avec plaisir le côté insolite des lieux qu'elles fréquentent régulièrement dans l'exercice de leur métier : des escaliers trop étroits, un talus en pente, un fossé glissant, une pièce avec « *des fils électriques qui pendouillent* », etc. Elles savent que la force physique est importante pour porter des sacs avec matériel de réanimation (20 kilos) ou transporter un blessé corpulent sur deux cents mètres ou sur trois étages. Elles se sont rendues compte que « *tout cela n'est qu'affaire d'entraînement* ». Elles ne sont toutefois pas à l'abri de tout doute sur leur place en tant que femme dans un métier typiquement masculin.

Une des ambulancières interviewées est sportive, elle a même enseigné le patinage. Mais, en stage à Genève, elle s'est retrouvée avec un accidenté du travail, l'hiver, au 6^e étage sur un échafaudage, avec des échelles verglacées : « *Je me suis dit : mais dans quel métier t'es-tu lancée ?* » De cette incertitude,

elle a fait un atout. Elle prétend que ne plus avoir de doute ce serait devenir indifférente, donc dangereuse pour le blessé ou le malade à transporter. Elle se demande sans arrêt ce qu'elle a bien pu « *laisser passer* », ce qu'elle n'a pas vu « *juste à côté* » d'elle. La même ambulancière perçoit le matériel de réanimation comme une aide à sa sécurité : le monitoring est là « *pour ma sécurité, pour évacuer mes doutes* » ; elle sait aussi que cet appareillage peut faire paniquer le blessé. Celui-ci se dit alors « *je vais bien mal* » et elle a à gérer tout cela en quelques minutes. Quoi qu'il en soit, elle intervient « dehors » – sur le bord de la route ou à l'entrée d'un immeuble – et là, il faut décider tout de suite, définir des priorités sans se tromper.

« *Pourtant, [ajoute-t-elle], je ne suis pas vraiment trouillard. Vous savez, les hommes aussi sont trouillards, mais ils n'osent pas le dire...* » Ne pas dire ses doutes, taire sa souffrance, retenir ses larmes, ne jamais se plaindre, c'est ce qu'apprennent les garçons dès leur plus jeune âge. Cette construction mentale du masculin, souligné par Daniel Welzer Lang (2004), légitime la domination des hommes dans ces métiers, mais en même temps les prive des dimensions affectives de l'expérience humaine.

La crèche protégée, puis préparée à affronter le monde

Les hommes interviewés ont nettement le sentiment que leur rôle n'est pas avant tout de protéger le tout-petit, de le maintenir dans un cocon (rose, silencieux et aseptisé). Mais au contraire de l'ouvrir au monde et, pour cela, de le « séparer » de la mère, de lui proposer des moyens de s'exprimer, de découvrir le monde, de se lier aux autres. Ce travail d'éveil ne peut s'envisager qu'à long terme : c'est au jour le jour qu'il faut être présent au jeune enfant, savoir lui dire non, encourager ses timides initiatives. Bien plus tard, si tout va bien, les fruits de ce travail d'encadrement apparaîtront. Il sera alors temps de se retirer, de disparaître en quelque sorte, satisfait du travail accompli.

« *Faire pousser une plante ou faire grandir un enfant, c'est pareil* », s'exclame un des éducateurs de jeunes enfants.

« *en situation atypique, les femmes comme les hommes se donnent des "images repoussoirs" »* »

Pour cela, c'est tout un climat qu'il faut créer, un cadre qu'il faut proposer et « *observer ce qui se passe* », pour savoir ce qu'il faut susciter ou favoriser. En témoigne son collègue, quand il raconte une sortie en fin d'année qu'il juge particulièrement réussie : les quatorze bambins qu'ils avaient connus égocentriques se parlaient « *comme de vieux copains* ».

■ À CHACUN SES IMAGES REPOUSSOIRS

Les quatre personnes interviewées ont largement dépassé les stéréotypes de sexe. Ces femmes n'ont pas la nostalgie des voitures de pompier et ces hommes ne rêvent pas de jouer à la poupée... En s'aventurant dans un métier typiquement masculin, ces femmes refusent de « singer » les hommes et ces hommes font de même sur le terrain traditionnellement féminin. En somme, en situation atypique, les femmes comme les hommes se donnent des « images repoussoirs » pour modeler leur idéal professionnel et pour donner des limites à leurs interventions légitimes.

■ Ne pas caricaturer l'autre sexe

« *Garçon manqué ? Non, fille réussie !* » : Catherine Reversy (2003) explique ainsi que, pour les aventurières, il est clair qu'il n'est pas nécessaire de changer de sexe pour se réaliser (p. 245). Pour satisfaire leur rêve, elles doivent cependant savoir se décharger, plus précisément « *ne pas se charger de l'émotion des autres* », comme l'écrit la mère de la navigatrice française du Vendée-Globe, Catherine Chabaud.

Antoine Prost a montré comment, tout au long du XIX^e siècle, l'espace du travail quitte l'espace domestique et se spécialise, comment l'idéal bourgeois a assigné aux femmes – dénommées « *fées du logis* » ou « *maîtresses de maison* », quand ce n'est pas « *patronnes* » – les tâches ménagères et la gestion d'une sphère privée de plus en plus étanche aux agitations de la sphère publique.

■ Les éducateurs ne veulent pas être des « nettoyeuses »

En tant que spécialistes du jeune enfant, les hommes interviewés se voient régulièrement disqualifiés, par

leurs collègues femmes ou leurs supérieures, pour ne pas avoir fait preuve de qualités réputées féminines. Ainsi, un des éducateurs interviewés croyait pouvoir apporter quelque chose de différent (la musique, les bricolages, « *les choses qui bougent, qui font du bruit ou du désordre* », etc.). Bien qu'il se voie reprocher de porter des vêtements noirs, un des éducateurs ne se sent ni honteux ni coupable de se présenter comme « *l'inverse de la gentille éducatrice vêtue de rose, avec sa routine et son souci de la sécurité* ». Quant à l'autre éducateur, il sait qu'il ne respecte pas toujours les règles du métier (hygiène ou rangement) et il raconte qu'il a eu de sérieux problèmes de ce côté-là : « *Les femmes ont un monopole sur ces choses, elles se chargent des contrôles et se montrent très très pointilleuses.* »

Antoine Prost a montré que, durant des générations, le mari revenant chez lui après le travail « *rentrait en réalité chez sa femme : elle régnait au logis. L'homme*

Encadré 6

La « muliérité », une attitude défensive typiquement féminine

Pascale Molinier (2000) désigne cette attitude défensive sous le vocable de « muliérité » (du latin *mulier*, la femme). Elle l'emprunte à Christophe Dejours qui l'attribue à une attitude négative mobilisée par les femmes pour supporter l'attitude défensive symétrique des hommes, la virilité. La « muliérité » se manifeste sous la forme d'attitudes compulsives de propreté (tout ranger, tout nettoyer sans arrêt) ou de don de soi (veiller, donner du temps sans compter, voire souffrir avec, compatir). Cette attitude défensive des femmes montrerait à la fois une acceptation tacite de leur soumission et une revanche contre la frustration de ne pouvoir agir autrement. À l'opposé, la « virilité », envisagée à la suite de Daniel Welzer-Lang (2004), ne serait rien d'autre qu'un apprentissage entre hommes de ce qu'il faut faire, dire et penser, non seulement pour se démarquer radicalement des femmes, mais aussi pour s'en distinguer hiérarchiquement (Molinier, 2000, p. 26).

ne pouvait prendre d'initiatives dans cet espace sans salir, casser ou déranger » (Prost, 1999, p. 66). Daniel Welzer Lang (op. cit.) rappelle que les femmes ont tendance à « *nettoyer avant que cela ne soit sale* »... Ce travail domestique – ou professionnel mais dérivé du domestique – se fait « en creux » : les femmes s'attaquent aux traces avant qu'elles ne soient visibles, leur action ne se voit que lorsqu'elle n'a pas été accomplie, alors que les hommes s'y mettent lorsque « *tout est encombré ou insupportable* » (le seuil de « l'insupportable » divergeant notablement selon le sexe).

Les collègues ou supérieures des deux éducateurs interviewés agiraient alors « comme si » elles se sentaient dans un espace plus « privé » que « public », dans un espace particulièrement marqué par la présence de tout-petits et par des tâches traditionnellement attribuées aux mères. Les deux éducateurs interviewés n'entrent pas dans ce jeu : ils prennent le risque de ne pas s'y soumettre et ne se laissent pas imposer ces obsessions de « femmes d'intérieur ».

L'image des nettoyeuses sert alors d'image repoussoir : se référant à des éléments de théorie psychanalytique (« le père est là pour séparer l'enfant de sa mère »), les éducateurs de jeunes enfants adoptent une attitude professionnelle beaucoup plus constructive : ils se donnent pour mission d'apporter aux tout-petits un cadre favorable à leur développement physique, mental et social.

Les ambulancières ne veulent pas jouer les « flics »

Les ambulancières interrogées racontent comment elles posent des limites à leur rôle d'ambulancière et comment elles règlent les conflits d'autorité en puisant dans leurs connaissances et expériences antérieures. Ces infirmières devenues ambulancières en savent plus sur l'état du blessé que les policiers devenus ambulanciers. Elles se servent des éléments du savoir médical qu'elles maîtrisent pour tenter de faire douter leurs collègues policiers. Elles légitiment leur intervention et, au besoin, imposent des ordres en référence à un savoir médical qui dispose d'une forte légitimité.

Ainsi, une des ambulancières se souvient d'un collègue, ancien policier, retrouvant sur l'autoroute

un ex-collègue policier à l'occasion d'un accident. « Avant de partir, on avait décidé que j'étais le leader. Et, tout d'un coup, il reprend – dans un grand malaise – le leadership devant les trois femmes de l'équipe. Face à son ancien collègue policier, il était l'Homme : il ne supportait pas d'avoir à reculer et que moi, femme, je lui dise de faire telle ou telle chose. » Elle a immédiatement réagi, se sentant épaulée par les autres femmes et légitimée par son savoir infirmier, mais elle reconnaît que, dans ce cas, il a été difficile de s'imposer.

Par ailleurs, l'autre ambulancière dit refuser de « se faire casser la gueule » et évite les interventions sur les bagarres de bistrot ou sur les scènes de ménage, toujours plus ou moins alcoolisées : « Là, c'est pour les flics. Moi, je n'y vais pas. Je refuse de me faire casser la gueule. Ce n'est pas mon job. Les policiers, eux, ils ont les moyens de se défendre et s'exercent aux techniques de combat durant leurs entraînements. Pour moi, bagarre égale police, je ne discute pas, je n'entre pas en matière. » Ni arbitre, ni assistante sociale, elle fuit toute situation où elle aurait à maîtriser une expression physique violente.

Pourtant, la même personne nous a dit que son premier rêve professionnel était de devenir avocat ou chirurgien – métiers qu'elle désigne de manière générique – et qu'elle voulait parler ou agir pour défendre autrui et le tirer d'une « mauvaise » affaire (procès ou blessure). Elle ne méprise pas l'attitude défensive (le combat physique, plus précisément la maîtrise physique des hommes violents), mais la délègue aux hommes. Le personnage du « flic » sert alors de « repoussoir » pour envisager une attitude professionnelle plus constructive : ne pas laisser les gens seuls devant un drame, face à un décès brutal par exemple, appeler un membre de la famille, le médecin traitant ou le curé. Là, il ne s'agit plus de s'imposer, mais au contraire de rétablir un réseau social brutalement rompu, de renforcer le relationnel, un domaine que les femmes maîtrisent traditionnellement dans la sphère privée.

*« Le choix d'un métier
atypique est
davantage un indice
de développement
personnel [...] que le
signe d'une rébellion
passagère »*

* *
*

« On ne naît pas femme, on le devient » clamait Simone de Beauvoir en 1949, dans son ouvrage culte « *Le deuxième sexe* ». « On ne naît pas homme non plus », reprend en écho Daniel Welzer Lang (op. cité). J'ajoute : « On devient homme ou femme, mais par étapes » ; d'abord, en se servant de stéréotypes de sexe comme d'une esquisse, puis en les dépassant et, éventuellement, en y revenant pour surmonter des crises. Le choix d'un métier atypique est davantage un indice de développement personnel (une « maturation » se traduisant par un réel dépassement des stéréotypes) que le signe d'une rébellion passagère (une crise d'adolescence prolongée). Les personnes en situation atypique ne sont ni exceptionnelles, ni « égarées » : elle ne sont ni à glorifier, ni à ignorer.

Très en vogue ces dernières années, les neurosciences insistent sur le « sexe du cerveau » : les hormones nous empêcheraient de développer certaines capacités et nous destineraient ainsi à certains rôles liés à notre sexe biologique. Ainsi, les hommes seraient peu enclins à lire les émotions sur les visages d'autrui (ils seraient dépourvus d'empathie), tandis que les femmes peineraient à jongler avec les systèmes abstraits (elles seraient incapables de lire une carte). La lecture croisée de quatre parcours atypiques³ interroge ces approches. Sans tomber dans une forme plus ou moins marquée d'androgynie, les personnes interviewées rappellent que leurs métiers s'apprennent. Elles ne se réfèrent donc pas à des rôles préétablis en fonction d'une « nature » sexuée. Pour les hommes comme pour les femmes, les êtres humains auraient des capacités que la première socialisation⁴ laisse en friche. Développer ces capacités, à un moment ou un autre de leur existence, constitue un enrichissement de la personnalité.

En situation atypique, tout se passe bien dans un quotidien sans heurts. C'est en présence de tensions, ou de critiques jugées injustes, ou encore de remises en question, que les ambulancières ou les éducateurs

³ Au sens où l'entend Michel Croisier, à savoir lorsque 12 % (ou moins) de personnes exercent un métier typique de l'autre sexe (Croisier, 2002).

⁴ Celle qui a lieu en famille et dans ses extensions (école obligatoire par exemple).

de jeunes enfants en reviennent à des stratégies propres à leur sexe : les femmes se replient sur un bagage médical antérieur pour affirmer leur pouvoir et refusent l'affrontement physique, tandis que les hommes restent indifférents aux injonctions – jugées par eux comme excessives – d'ordre et de propreté de la part de leurs collègues.

Ainsi, dans les situations difficiles, les femmes calculeraient les risques à prendre et puiseraient dans des valeurs sûres (des connaissances théoriques et un savoir-faire médical pour les infirmières devenues ambulancières), alors que les hommes prendraient davantage de risques (une indifférence devant l'excès d'hygiène manifesté par des collègues ou la hiérarchie). Au féminin, cela déboucherait sur une crainte de l'affrontement ou une recherche en soi de

ressources nouvelles contre l'indifférence. Au masculin, cela se manifesterait par une résolution à prendre du recul ou encore à « prendre le dessus ». Curieusement, nous revoilà donc bien dans la dynamique des cours de récréation !

Et si nous apprenions à reconnaître les stéréotypes, à les traquer, à les débusquer sous les apparences anodines du vécu quotidien ? Nous simulerions ainsi des situations critiques survenant dans les équipes mixtes. Et, quand ces stéréotypes resurgiraient, sans doute sous des formes inattendues, comme des réactions étonnées – ou pire scandalisées – d'usagers, nous disposerions de réactions plus adéquates, par exemple des moyens de « faire douter l'autre » en ébranlant ses certitudes, des moyens que nous apprendrions notamment dans des situations simulées. ■

Bibliographie

Beauvoir de S. (1949), *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris.

Croisier M. (2002), *Pionniers. Pionnières. Quelle orientation professionnelle ?* Genève, OOF, 91 p.

Daune-Richard A.-M., Devreux A.-M. (1992), « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, février, pp. 7-30.

Demuyneck K. (2003), « Sois un homme dans l'accueil des enfants », *Coulisses*, n° 1, pp. 19-23.

Fortino S. (2002), *La mixité au travail*, La Dispute, Paris, 235 p.

Gardey D., Löwy I. (2000), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Archives contemporaines, Paris, 227 p.

Gayet D. (2003), « L'heure de la récré », in *Mixité : pas si simple ! L'école des parents*, mars, p. 44.

Granié-Gionotti M.-A. (1997), *Pratiques éducatives familles et développement de l'identité sexuée de l'enfant*, Thèse de doctorat, Toulouse.

Goffman E. (1977), « La ritualisation de la féminité », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 14, pp. 34-50.

Hurtig M.-C. (1999), « Catégories de sexe et perception de soi », *Connexions*, n° 72, pp. 105-119.

Molinier P. (2000), « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, Genre et Sociétés*, mars, pp. 25-44.

Molinier P. (2003), *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*, Payot, Paris, 275 p.

Mosconi N., Dahl-Lanotte R. (2003), « C'est technique, est-ce pour elles ? Les filles dans les sections techniques industrielles des lycées », *Travail, Genre et Sociétés*, septembre, pp. 71-90.

Piret A. et al. (1996), *L'analyse structurale. Une méthode d'analyse de contenu pour les sciences humaines*, De Boeck, Paris-Bruxelles, 173 p.

Prost A. (1999), « Frontières et espaces du privé », in Ariès P., Duby G., *Histoire de la vie privée*, Tome 5, Seuil, Paris, pp. 13-132.

Remy J. (1990), « L'analyse structurale et la symbolique sociale », in Remy J., Ruquoy D., *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, pp. 111-132.

Reversy C. (2003), *Femmes d'aventure. Du rêve à la réalisation de soi*, O. Jacob, Paris, 375 p.

Verba D. (2001), *Le métier d'éducateur de jeunes enfant*, Syros, Paris, 310 p.

Welzer-Lang D. (2004), « La construction du masculin », *Sciences Humaines*, n° 146, février, pp. 32-33.

Williams, C.L. (1995), *Still a Man's World. Men Who Do "Women's Work"*. University of California, Berkeley, 243 p.

Résumé

Dépasser les stéréotypes de sexe : deux exemples en Suisse

Par Josianne Bodart Senn

En reconversion réussie, les ambulancières, tout comme les éducateurs de jeunes enfants, ont largement dépassé les stéréotypes de sexe et apprécient leur métier, qui n'est pourtant pas typique de leur sexe. Il leur faut toutefois braver le regard des autres, tantôt celui des usagers, tantôt celui de leur environnement professionnel. Rien à dire, ou presque, dans un quotidien sans heurts. Mais quand surgissent des crises, hommes et femmes se replient sur les stéréotypes qui ont fait partie de leur première socialisation. Dès lors, il peut s'avérer utile d'apprendre à repérer ces stéréotypes et à les contourner habilement.

Mots clés

Ambulancier, cheminement professionnel, division sexuelle du travail, éducateur de jeune enfant, réinsertion professionnelle, représentation du travail, Suisse.

Journal of Economic Literature : J16, J24.